

ETC

**L'art du temps / Christine Palmiéri, *Le Bain, Expression*,  
Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe. 16 février - 17  
mars 2002**

Louise Poissant

---

L'obsession du réel  
Numéro 59, septembre–octobre–novembre 2002

URI : [id.erudit.org/iderudit/9711ac](https://id.erudit.org/iderudit/9711ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC

ISSN 0835-7641 (imprimé)  
1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Poissant, L. (2002). L'art du temps / Christine Palmiéri, *Le Bain, Expression*, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe. 16 février - 17 mars 2002. *ETC*, (59), 59-61.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

Saint-Hyacinthe  
L'ART DU TEMPS

Christine Palmiéri, *Le Bain, Expression*,  
Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe. 16 février - 17 mars 2002

es nouvelles guerres, qu'elles soient politiques ou économiques, ne sont plus des conquêtes d'espace, mais de temps. Il faut aller plus vite. Gagner du temps. Arriver le premier. À la limite, se dépasser soi-même. Nous vivons à un rythme pressant, à une cadence syncopée, à l'affût du « *New as a value* », pour reprendre l'expression d'Harold Rosenberg. Les technologies ne sont pas que des extensions de notre appareil sensoriel, elles sont aussi des agents et des accélérateurs de transformation. Leur propre vitesse de renouvellement, faisant tomber dans l'obsolescence le modèle de la saison précédente, n'est qu'un des facteurs en jeu. La précipitation affolée dans la consommation tous azimuts, le syndrome du zapping culturel et idéologique, l'essoufflement des performeurs et la déprime des lambins, de ceux qui n'arrivent pas à attraper le train, l'inquiétude grondante de ceux qui n'ont pas d'autre choix que de le regarder passer, en sont autant de causes et d'effets dont on n'a pas fini d'allonger la liste.

*L'invitation au voyage*

Et puis il y a des petites bulles flottantes, des îlots oubliés, des lieux qui semblent avoir résisté à l'agitation et à la fragmentation ambiantes, à la dilatation du temps, au sprint généralisé. C'est ce qui se dégage avec beaucoup de grâce, d'une façon presque magique, de la dernière installation de Christine Palmiéri.

*Le Bain*

Le spectateur était en quelque sorte convié à pénétrer dans un espace privé, clos, où seules les femmes avaient accès, l'enceinte du bain. Des vêtements et des babouches déposés à l'entrée de la salle lui font comprendre qu'il va s'introduire et participer, sous le mode de la contemplation, au rituel entourant le bain. La disposition des projections vidéo sur trois côtés, laissant le flâneur circuler librement au centre, exclut le sentiment trouble d'être voyeur. Nous sommes plutôt enveloppés, pris dans cette scène qui nous entoure et nous pénètre par la prégnance des images immenses, sensuelles et dramatiques, qui représentent en outre la seule source lumineuse, et par le son emplissant du clapotis de l'eau qui s'écoule sur la troisième vidéo. Le son est d'ailleurs l'un des aspects essentiels dans cette installation : ce bain sonore intensifie la sensation de se fondre dans la scène. Et parce qu'il s'agit du bruit de l'eau, cet élément

qui s'infiltré partout, l'ambiophonie crée un milieu englobant et amplifie l'atmosphère d'intimité et d'inclusion.

On est invité à assister au bain, aux ablutions qui lavent et purifient, au dénuement et à tous les gestes lents et sensuels qui accompagnent ce rituel. Dans cet éclairage feutré, Christine Palmiéri arrive, avec une finesse toute féline, à nous transporter ailleurs, dans un espace où le temps s'étire et se fait oublier, dans un lieu où il est essentiel de prendre son temps, de se laisser aller au calme et à la volupté. Elle nous transporte dans un espace où le temps, cette denrée rare et précieuse, est tout simplement disqualifié : on y oublie que le temps passe.

Univers de suggestion et de dévoilement, on a aussi l'impression que les couches d'intimité et la profondeur de la peau sont inépuisables, qu'il y aura toujours un nouveau voile, une autre surface à découvrir, à investir. La vidéaste restitue cette sensation de diverses façons. Elle nous transporte dans d'autres scènes, dans des tableaux romantiques ou classiques à saveur orientaliste dont elle retient un aspect qu'elle anime. Delacroix, Ingres, van Haarlem, Knopf avec sa femme léopard deviennent l'occasion de soulever une couche, de traiter une autre surface. La vidéo se prête d'ailleurs exceptionnellement bien à ce jeu du dévoilement puisqu'elle se compose aussi de couches d'images qui s'effeuillent. Les fondus, les superpositions, les incrustations illustrent, à travers les procédés, que la composition des images se fait dorénavant par strates que l'on peut multiplier à l'infini.

*Eros et Thanatos*

Puis notre attention est retenue sur la vidéo de droite par des scènes à haute teneur dramatique. Le mœlleux des soins du corps laisse soudainement place à la ten-









sion provoquée par un inquiétant spectacle simulant l'accouchement d'un rejeton mi-animal, mi-humain, monstrueux, inspiré des créatures infernales de Bosch. Images d'un refoulé collectif, cette origine douteuse de l'humanité ressurgit alors que nous étions hors du temps, perdus dans une rêverie tiède et voluptueuse. L'histoire nous rattrape. Le temps qui passe, celui de la mémoire, des sédiments enfouis et oubliés qui remontent, comme un noyé qui ne manque pas de refaire surface. L'histoire événementielle inaugurée par la mise au monde, l'histoire des drames, ceux qui précisément ponctuent la frise temporelle et marquent les annales. Hegel ne disait-il pas que les peuples heureux sont sans histoire ? C'est avec une encre de sang que celle-ci semble s'écrire. Le cauchemar succède à la rêverie, la peur et l'angoisse remplacent la délectation et le ravissement. Plus rien n'est innocent. Tout est souillé, compromis, gâté. La femme qui engendre le monstrueux met doublement l'humanité en péril : elle biffe son avenir en ternissant son passé.

On pourrait se demander pourquoi Christine Palmiéri a mis en scène de telles images dans cette installation qui convie par ailleurs à une contemplation tranquille. Pour nous rappeler que ce qui se soustrait à l'histoire, ce qui la précède pour les Romantiques, correspond à un âge d'or, à un paradis perdu; que le monstrueux est engendré par l'humain, que nous sommes les auteurs de notre perte et du statut précaire de notre identité. Ou comme le suggère Marcel Blouin, auteur du communiqué de l'exposition, le destin de l'humain nous échappe encore, et là où l'on espère se reproduire à coup de manipulations génétiques et de greffes animales, on engendre du monstrueux. À singer les dieux, on crée des monstres. Triste perspective.

Ces diverses interprétations sont compossibles. Il faut dire que la monstruosité est un thème sur lequel Christine Palmiéri est revenue plusieurs fois au cours des dernières années. Jouant sur le métissage de morphologies humaines et animales en évoquant les expérimentations de clonage de gènes humains sur des tissus porcins, elle a soulevé à plusieurs reprises la délicate question du devenir de l'humanité, lorsqu'elle tombe entre les mains des technologies. À vouloir faire taire cette part d'animalité en nous, responsable jusqu'à ce jour de notre reproduction, on risque gros. Il y a beaucoup à craindre qu'en changeant le programme on change les acteurs.

Pourquoi ces images qui rompent le charme dans lequel le spectateur est pris. Pourquoi l'avoir plongé dans un état de délectation et l'en retirer si abruptement ? À peine s'est-il abandonné au rythme de farniente qu'il est rappelé à un mode interrogatif et analytique. Bref ravissement en dehors du temps, l'histoire à comprendre et à expliquer le rattrape. Pourquoi ce monstre ? Pourquoi le drame ?

### L'échappée

Toutes les images de ces deux vidéos, celui de gauche et celui de droite, sont d'une remarquable finesse. Et elles sont captivantes. Elles ne le seraient pas moins

sans le questionnement introduit par l'accouchement. Au moment où tout devient matière à réflexion critique, à introspection analytique et à remise en question, à l'heure où l'artiste se doit d'être critique, sinon, on le taxe de superficiel, je me demande si l'apport le plus marquant ne consiste pas, précisément, à nous conduire là où l'on peut suspendre réflexion et jugement, là où le temps ne se calcule pas comme ailleurs, là où l'on est amené à vibrer, ne serait-ce que quelques instants, à d'autres mobiles.

L'expérience d'une œuvre forte, n'est-ce pas ce qui nous amène à considérer la vie autrement ? Plus rien n'est comme avant, l'œuvre nous a pénétrés, elle agit sur nous. Certes, il y a des degrés de transformation, des cibles à toucher. Une œuvre peut jouer à la fois sur plusieurs tableaux, et toucher un spectateur dans des dimensions qui n'étaient pas anticipées. Les effets de l'art sont tout sauf prévisibles. On pourrait même dire que les œuvres les plus poignantes sont précisément celles qui sont arrivées à produire des effets tout à fait inattendus.

Alors que tout est bruit autour de nous, résonance clinquante et ratiocination interminable, il me semble que l'un des lieux les plus précieux de l'art réside dans son aptitude à nous révéler d'autres couches de nous, des dimensions oubliées ou simplement inconnues. D'autres formes de sensorialité. Des lieux à partir desquels le reste devient fatras. Des retraites qui nous amènent à découvrir une autre temporalité : on n'a plus à s'ajuster au passage effréné des événements et des choses, mais à se brancher sur un rythme charnel, celui du toucher, plus lent que l'œil mais plus intime et plus touchant et par cela même, plus pénétrant.

L'installation de Christine Palmiéri réussit remarquablement à créer cette atmosphère de grâce et d'abandon. Elle le fait à travers des images et des sons dont la facture « électromachin » se laisse complètement oublier et cède toute la place à la sensualité des corps et à la présence apaisante de ce lieu où l'exposition respire parfaitement.

*Le Bain* est une installation dans laquelle on a envie de s'étendre et de s'abandonner, d'adopter des positions peu orthodoxes dans le cadre d'une galerie. Sans doute parce que les images sont belles. Mais c'est d'abord parce qu'on y vit une échappée précieuse de la suite ininterrompue d'obligations qui remplit nos vies. On s'y prélaisserait encore et encore, découvrant ce que l'on sait être l'essentiel, cette espèce de coïncidence des êtres avec leur environnement. Et là, l'accouchement prend soudain une autre dimension. Il nous sort de cette langueur à laquelle on a cédé si volontiers et nous fait rebondir dans l'histoire, l'univers du drame et des incessantes interrogations. Cette ponctuation dramatique nous fait aussi saisir combien ce que l'on a perdu est inestimable : notre temps, se déployant à notre rythme.

LOUISE POISSANT

### NOTE

<sup>1</sup> Claire Piché a conçu et réalisé l'ambiphonie « La rivière Windigo » pour l'installation.